

# Le *Kuklos hellenikos*: une expérimentation pédagogique en grec ancien

Charles Delattre

Université de Paris Ouest Nanterre - THEMAM (UMR 7041 ArScAn)

charles.delattre@u-paris10.fr



Réception: 30/5/2014

## Résumé

Le *Kuklos Hellenikos* est un groupe créé à Paris il y a plus de dix ans, où l'on parle, à ce que l'on dit, grec ancien. Quelle idée! Mais derrière cette définition simple («parler grec») se cachent des questions méthodologiques redoutables: que signifie «parler» une langue ancienne? Est-ce que l'on peut parler, par exemple, de l'économie et de l'euro, de la météorologie et de la politique, de la télévision et d'Internet? Alors, comment distinguer le grec ancien parlé par les modernes, pas seulement du grec moderne (*dimotiki*), mais aussi de la langue archaïque (*katharévousa*) qui était la langue nationale de l'État grec de 1833 à 1976? Et si l'on se rapporte à l'antiquité, de quel grec ancien parle-t-on, de l'attique du V siècle ou de la koiné du II siècle? À quel vocabulaire donne-t-on la priorité, à celui de Xénophon ou celui d'Aristophane? Et peut-on se permettre de parler avec l'accent gaulois ou l'accent ibérique?

La pratique orale d'une langue ancienne nous emmène au-delà de la simple question de la prononciation: le problème n'est pas «parler», mais «communiquer», c'est-à-dire, adopter une attitude active pour maîtriser une langue là où l'enseignement traditionnel encourage une attitude passive. En d'autres termes, le grec ancien, peut-il être une langue, et pas seulement un témoignage linguistique du passé?

**Mots-clés:** *Kuklos Hellenikos*, grec ancien, pratique orale, pédagogie.

Le *Kuklos Hellenikos* est un cercle d'étudiants, d'enseignants et plus généralement de passionnés, qui se réunissent une fois par semaine à Paris pour pratiquer le grec ancien à l'oral. Il peut être défini comme un atelier, une réunion expérimentale, voire un *happening*; en tout cas ce n'est pas un cours.

Le *Kuklos Hellenikos* est né en 2006. D'emblée, il a été pensé comme une réponse à l'insatisfaction dans laquelle me laissaient mes propres pratiques pédagogiques à l'université, où j'enseignais le grec ancien depuis déjà huit ans. Plus largement, c'était une réaction à la situation de la pédagogie des langues anciennes en France.<sup>1</sup>

Malgré une nette évolution depuis les années 1950, cette pédagogie reste encore aujourd'hui souvent prisonnière d'un format, le manuel, composé de textes et d'exercices et complété éventuellement par des fiches de grammaire. Le recours à ce type d'ouvrage est en lui-même le résultat d'une réflexion pédagogique. Le manuel est en effet défini comme l'instrument indispensable de l'étudiant, le support de son étude.

<sup>1</sup> On trouvera différents éléments complémentaires à cette réflexion dans C. DELATTRE (2009), «*Kuklos Hellenikos*: une pratique orale du grec ancien», in P. Hummel (éd.), *Translatio. La transmission du grec entre tradition et modernité. Actes de la journée d'étude du 3 octobre 2008*, Paris, Philologicum, p. 53-65.

Il est aussi ce qui oriente le travail du professeur, en lui fournissant des exercices et des textes clés en main. En contrepartie, même s'il limite la liberté et les capacités d'innovation de l'enseignant et restreint sa participation à la construction de ses propres outils, il lui fait gagner un temps précieux et économise son énergie, tout en garantissant l'établissement d'un socle commun de connaissances à l'échelle d'un établissement, voire d'une génération. Le manuel est donc pratique, en plus d'un sens, pour l'étudiant et pour l'enseignant, et pour l'institution qui gère leurs rapports. C'est ce qui explique sa popularité auprès de ses différents usagers. C'est aussi ce qui incite les maisons d'édition à en proposer un éventail large, plus large en tout cas que ne le laisserait supposer une simple étude de marché. Dans un contexte universitaire où le grec ancien peine à trouver sa place, on ne compte en effet pas moins de quatre manuels de grande diffusion, du volume le plus ancien aujourd'hui disponible, composé par deux enseignants de l'Université de Paris IV Sorbonne, A. Lebeau et J. Métayer,<sup>2</sup> aux ouvrages plus récents, la *Méthode* de D. Jouanna et le *Vive le grec!* de J. Bertrand,<sup>3</sup> en passant par le manuel sans doute le plus répandu, l'*Hermaion* de J.-V. Vernhes.<sup>4</sup>

Ce format de manuel est intrinsèquement lié à un objectif, celui de donner aux étudiants la capacité de traduire les textes antiques. Quel autre objectif pourrait-on assigner? Quoi de plus louable que de vouloir que les étudiants témoignent de leur maîtrise de la langue en transposant en français les énoncés d'Homère, de Démosthène et d'Euripide? Il y a là pourtant un biais. Disons-le en un mot: la pédagogie du grec, telle qu'elle vient d'être définie, est consubstantielle à l'écriture, à une pratique silencieuse, voire solitaire, de la langue. L'objectif que défendent ces manuels n'est pas la maîtrise de la langue, mais la maîtrise des textes. Ces manuels de l'enseignement supérieur entrent de ce fait en résonance avec les instructions officielles pour l'enseignement d'exploration «Langues et cultures de l'Antiquité», en classe de seconde, telles qu'on peut les trouver dans le *Bulletin officiel*:<sup>5</sup> la langue y est envisagée comme un système, par le biais d'une exploration consacrée à cinq domaines,<sup>6</sup> pour que les élèves acquièrent une «connaissance minimale de mécanismes linguistiques différents» et «opèrent un retour sur leur propre langue et sur les langues européennes qu'ils étudient au lycée». L'enseignement de la langue ancienne débouche ainsi sur des «allers et retours avec les mondes grec et romain» et sur une réflexion qui porte sur la pratique des langues vivantes. Là encore, la langue ancienne n'est qu'une étape ou un tremplin, elle n'est pas enseignée pour elle-même comme mode de communication.

Le développement d'interfaces numériques consacrées à l'enseignement du grec ancien après le baccalauréat n'a pas vraiment changé la donne. La création de MOOCs (appelés également FLOTS) consacrés au grec ancien par la communauté SILLAGES subordonne l'étude systématique de la langue grecque antique à une seule visée: «les apprenants seront capables de traduire de petits textes de grec ancien».<sup>7</sup> Même si certains exercices sont innovants, la plate-forme en ligne développée par M. Tillard, enseignante en CPGE au lycée Montesquieu du Mans, propose à ceux qui s'y inscrivent

<sup>2</sup> A. LEBEAU; J. METAYER (2006, 8<sup>e</sup> éd. corr.), *Cours de grec ancien. À l'usage des grands commençants*, Paris, SEDES (1<sup>e</sup> éd. 1974).

<sup>3</sup> D. JOUANNA (2010, 3<sup>e</sup> éd.), *Grec grands débutants. Méthode*, Paris, Ellipses (1<sup>e</sup> éd. 2002). J. BERTRAND (2012), *Vive le grec! Manuel pour débutants en grec ancien*, Paris, Ellipses.

<sup>4</sup> J.-V. VERNHES (1994), *Hermaion. Initiation au grec ancien*, Paris, Ophrys.

<sup>5</sup> *Bulletin officiel* n° 30, 26 août 2010.

<sup>6</sup> Prononciation et écriture du grec et du latin / Cohérences du système flexionnel grec et latin / Cohérences du système verbal grec et latin / Cohérences du système syntaxique grec et latin / Cohérences du système lexical grec et latin.

<sup>7</sup> <<http://flot.sillages.info/?portfolio=grec-ancien-debutants>>, «À propos de la formation», [date de consultation: 21/2/2016].

de «rattraper les cours d'hellénistes continuants, soit en CPGE littéraire 2<sup>e</sup> année, soit en L3», c'est-à-dire de s'insérer dans les pratiques habituelles du grec ancien dans l'enseignement supérieur.<sup>8</sup>

Insister sur la traduction répond à un souci réel: les différents manuels ou exercices en ligne forment les étudiants aux exigences des concours de recrutement d'enseignants (CAPES et surtout agrégation) qui font de l'exercice de version, éventuellement de thème, l'une des épreuves les plus discriminantes pour la réussite des candidats. Ce n'est pas un hasard si les deux seuls ouvrages français récents qui proposent une pédagogie du grec non fondée sur la traduction soient également extérieurs au système universitaire, qu'il s'agisse de la *Méthode Assimil* de J.-P. Guglielmi, fonctionnaire travaillant pour le Conseil de l'Europe à Strasbourg, ou du *Polis* de Chr. Rico, développé par un enseignant de l'école Biblique de Jérusalem et destiné aux étudiants en grec biblique.<sup>9</sup> Il y a cohérence, voire corrélation entre la pédagogie du grec ancien et la reconduction d'un modèle d'enseignement: c'est la reproduction du système tant culturel qu'académique qui est assurée, non son évolution ou son adaptation. De la langue ancienne définie pour elle-même, il n'est pas question.

Cependant ces deux ouvrages montrent qu'il est possible de penser le grec ancien non comme une épreuve de concours ni comme un encodage à déchiffrer, mais, à l'instar d'une langue moderne, comme un système de communication, composé d'un ensemble de règles autour desquelles s'agrègent une communauté de locuteurs.

### Le grec ancien, une langue?

Cette définition n'est pas sans poser elle-même un certain nombre de problèmes. Certains d'entre eux tiennent au statut même de la langue ancienne, dont par définition aucun locuteur natif ne survit. Il est inutile de s'attarder sur ce point, tant les difficultés que pose la définition d'une langue uniquement transmise de façon écrite sont évidentes. Inutile également d'insister sur les différences entre une définition pédagogique et institutionnelle du grec ancien—une langue unique, conçue comme un tout en diachronie—et une définition linguistique, qui valorise les divisions dialectales, les variations géographiques et les évolutions chronologiques. Mais il existe aussi une série d'obstacles qui tiennent à la place spécifique du grec dans l'histoire culturelle française, et qui opposent en Europe occidentale le latin et le grec.

Il faut en particulier rappeler que le latin a été en France une langue de communication savante et de rédaction non seulement au long du Moyen Âge et à l'époque moderne, mais jusqu'au début du XX<sup>e</sup> s. Si en 1891, à l'âge de 32 ans, l'enseignant et ex-député Jean Jaurès publie en français sa thèse principale (en lettres), *De la réalité du monde sensible*, il publie sa thèse secondaire en latin, sous le titre *De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel* («Des origines du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte et Hegel»), conformément au règlement du 17 juillet 1840, repris dans le décret du 22 août 1854. Et les meilleurs élèves pouvaient participer à l'épreuve de poésie latine du Concours général, épreuve remportée par exemple par A. Rimbaud en 1869. À la même époque, le grec ancien n'a jamais bénéficié de ce statut, a toujours été réservé à un nombre extraordinairement

---

<sup>8</sup> L'enseignement supérieur en France est divisé en deux parcours, celui des diplômes universitaires (Licence) et celui des Classes Préparatoires aux Grandes Écoles (CPGE), qui fonctionnent sur le modèle du lycée. Trois années passées en CPGE donnent le droit de demander une équivalence de Licence universitaire.

<sup>9</sup> J.-P. GUGLIELMI (2004), *Le grec ancien. Méthode Assimil*, Chennevières-sur-Marne, Assimil; C. RICO (2009), *Polis. Parler le grec ancien comme une langue vivante*, Paris, éd. du Cerf.

restreint d'élèves et n'a jamais été enseigné comme système de communication et de rédaction.

Curieusement, l'enseignement du latin et du grec ancien a connu au XX<sup>e</sup> s. une série de mutations qui ont contribué à gommer cette disparité historique et culturelle. Les deux langues se sont retrouvées à égalité, l'enseignement exclusif du grec à la place du latin devenant même une possibilité répandue. L'histoire pédagogique des langues anciennes au XX<sup>e</sup> s. est celle d'une double évolution contrastée. D'un côté, le latin comme le grec ont connue une phase d'expansion, grâce aux réformes successives qui ont étendu l'enseignement secondaire à une grande part de la population, puis qui ont ouvert les universités dans les années 1960-1970. L'enseignement secondaire de masse, qui a été de règle dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> s., a assuré la diffusion des deux langues anciennes bien au delà de ce qu'elles avaient connu dans la période précédente. Cette évolution particulière ne coïncide pas avec le pessimisme général dont font preuve souvent les enseignants face à l'avenir, voire à leur présent. Mais il faut voir que parallèlement, malgré un contexte favorable aux rénovations pédagogiques qui a favorisé l'essor des langues vivantes, le latin a perdu son statut de langue de communication savante pour devenir une langue de textes. Il a rejoint de ce fait le grec, qui n'a pas conquis un statut qu'il n'avait jamais réussi à obtenir.

On aboutit ainsi à une situation paradoxale, en ceci qu'elle contredit le sentiment général. Certes, le latin est en phase de décadence, mais seulement si l'on se réfère à la situation privilégiée qui était la sienne de façon récente; de son côté, le grec, qui a toujours été réservé à une extrême minorité, a connu une promotion, y compris dans les années récentes. En témoignent par exemple les statistiques sur la proportion d'élèves hellénistes en France dans le secondaire entre 1995 et 2003: elles montrent un regain notable après une décroissance brutale en 1996-1997.<sup>10</sup>

	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003
France Métropolitaine	1,83%	1,69%	1,61%	1,76%	1,90%	1,92%	2,15%	2,30%	2,31%

L'insertion d'une langue ancienne obligatoire dans des formations universitaires nouvelles, comme la licence Humanités de l'Université de Paris Ouest Nanterre, témoigne à sa façon du fait que l'histoire du latin et du grec n'est ni linéaire, ni parallèle, ni même condamnée à la décroissance.

### Propositions de réformes: l'affirmation de la lecture

L'une des évolutions les plus marquantes de la pédagogie des trente dernières années a consisté à redéfinir le statut du latin et du grec pour leur ôter leur statut de «langue morte», jugé défavorable, et les désigner comme des «langues anciennes».<sup>11</sup> Pour le latin en particulier, cela pouvait signifier regagner un statut de langue de communication qu'il avait perdu progressivement depuis le XIX<sup>e</sup> s. face aux langues vivantes, en particulier le français et l'anglais. Cette tendance, qui n'a jamais vraiment gagné l'université jusqu'à aujourd'hui, s'est développée dans l'enseignement secondaire et rencontre désormais l'intérêt des institutions pédagogiques, comme en témoigne la journée «Langues anciennes et mondes modernes, refonder l'enseignement des langues

<sup>10</sup> «Les hellénistes dans les collèges et les lycées», *Le point sur...*, Académie de Lyon, Service Prospective et Statistique, avril 2004.

<sup>11</sup> Les archives en ligne du *Journal officiel* et du *Bulletin officiel* indiquent que l'expression «langue morte» n'a pas été utilisée une seule fois depuis 1987 dans les définitions pédagogiques de l'enseignement public.

et cultures de l'Antiquité», organisée le vendredi 11 octobre 2013, sous l'égide du Ministère de l'Éducation Nationale, dans le cadre d'un plan national de formation.

S'appuyant sur les réflexions théoriques développées dans les décennies précédentes par Cl. Fiévet ou R. Etienne, en dehors ou au sein de la CNARELA,<sup>12</sup> A. Armand, aujourd'hui inspectrice générale de l'Éducation Nationale, a composé en 1997 un manuel de *Didactique des langues anciennes* qui s'est révélé un outil pédagogique précieux à l'usage des enseignants pour réfléchir sur leurs pratiques et qui constitue en même temps un bon témoignage des ambiguïtés qui persistent dans la conception qu'ont du latin les institutions françaises.

Ce manuel s'est donné en effet pour objectif de moderniser la pédagogie en adoptant une proposition-phare: A. Armand affirme la nécessité d'abandonner «la perspective du thème pour celle de la lecture», pour «passer d'un enseignement de la langue qui vise à en décrire le fonctionnement à un enseignement de la langue comme outil de lecture» (p. 29). Pour la première fois dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s., une pratique pédagogique s'est fondée non sur l'enseignement d'une grammaire normative, non sur la traduction comme objectif final, mais sur une pratique active de la langue. Cela contribue à redéfinir le latin à l'instar d'une langue vivante: le latin est une langue, et non un système abstrait d'encodage que l'on observe sans maîtriser forcément la production d'un énoncé.

Mais la production d'un énoncé n'est justement pas visée dans cette nouvelle pédagogie. Si le lecteur est appelé à être actif, c'est qu'il est défini comme celui qui travaille sur son texte pour aboutir au sens. Il n'est pas question dans ce manuel de lecture immédiate, comme si cette possibilité était hors d'atteinte. Un énoncé latin semble ne pouvoir être compris que par la médiation d'une torture appliquée à un texte (voire à l'élève). La compréhension d'un texte se manifeste, au terme d'une série de procédures enchaînées et répétées, par une lecture silencieuse et individuelle où le sens de l'énoncé enfin apparaît.

### **L'expérience de la langue comme activité et pratique**

Restreindre la pratique active d'une langue à la lecture d'un énoncé revient à maintenir une fracture inguérissable entre les langues anciennes et les langues vivantes. C'est justement contre cette fracture que le *Kuklos* s'est développé, comme champ d'expérimentation et comme réponse possible aux pratiques pédagogiques qui se donnent la traduction pour unique visée ou aux réformes qui incluent la lecture sans prendre en compte d'autres activités possibles.

Les participants au *Kuklos* font le pari de se tourner vers une pratique active de la langue ancienne, par le biais de nombreux exercices qui rappellent ceux des méthodes pédagogiques interactives de langue moderne. Au nombre de ceux-ci se placent la rédaction, d'une phrase à un paragraphe complet, et le jeu de question/réponse. L'imitation est le principe qui gère l'ensemble de ces exercices. Ceci n'est pas propre au *Kuklos* et peut trouver sa place dans l'enseignement supérieur.<sup>13</sup> L'étudiant peut par

---

<sup>12</sup> Voir en particulier la thèse de R. ETIENNE (1997), *Didactique des langues anciennes. Recherches récentes sur leur enseignement dans les établissements secondaires français. Tendances et évolutions. Apports et perspectives*, p. 247-254. La CNARELA est la Coordination Nationale des Associations Régionales des Enseignants de Langues Anciennes, une association regroupant les enseignants de latin et de grec de l'enseignement secondaire.

<sup>13</sup> J'ai moi-même appliqué ces méthodes à l'Université de Paris Ouest Nanterre, en y associant certains de mes collègues, en particulier Alexa Piqueux et Hélène Grelier, ainsi que Florian Barrière, et à l'Institut de Sciences Politiques de Paris (Sciences Po).

exemple imiter l'enseignant en faisant correspondre étroitement les termes de sa réponse à la question posée, sur le modèle:

μέγας βασιλεὺς ἦν ὁ Ἀλέξανδρος;  
 ⇒ ναι τὸν Δία, ὁ Ἀλέξανδρος ἦν μέγας βασιλεύς.

L'exercice se fonde sur l'acquisition non de connaissances grammaticales, mais de réflexes langagiers qui visent à *incorporer* des énoncés typiques. C'est en prononçant une phrase par mimétisme, tout en la comprenant, que l'étudiant s'imprègne de diverses structures grammaticales remarquables, telles que l'accord de l'attribut ou la maîtrise de l'imparfait.

Partant de cet exemple simple, l'enseignant peut utiliser le même énoncé en l'enrichissant par de nouveaux éléments, en demandant aux étudiants d'ajouter chacun un détail et de répéter l'ensemble. Insensiblement, une structure énonciative complexe apparaît, se transforme en anecdote, puis en histoire complète. Ce qui aurait été difficile à exiger d'un étudiant laissé à lui-même devient un exercice de réflexe et de mémorisation par lequel la grammaire s'incarne dans des exemples créés par les étudiants eux-mêmes.

L'oralité n'est pas ici au cœur du dispositif, elle en est seulement une dimension possible: le même exercice peut être demandé à l'écrit aux étudiants, par l'élaboration sur plusieurs semaines d'un énoncé de plus en plus complexe. L'imitation ne joue plus ici entre l'étudiant et l'enseignant, mais se fait entre l'étudiant et lui-même: c'est en revenant sur son propre énoncé, en le corrigeant et en l'agrémentant de nouvelles séquences que l'étudiant de première ou deuxième année compose, rédige, met en forme un énoncé qui peut atteindre à terme jusqu'à la longueur d'une page.

### **Le *Kuklos Hellenikos* comme lieu d'expérimentation**

Par rapport à ce dispositif, le *Kuklos Hellenikos* possède quelques traits singuliers. L'un des plus remarquables est l'absence de professeur, d'enseignant, de possesseur attribué de la parole. La parole est censée circuler à part égale entre tous les membres du *Kuklos*... même s'il est difficile de réfréner sa nature et de s'abstenir de toute intervention. Ce n'est pas par utopie démocratique que ce principe a été adopté, mais pour libérer la parole de ses contraintes: la peur d'être corrigé réduit souvent les étudiants au silence, et paralyse de peur les enseignants qui envisageraient de pratiquer l'oralité. S'abstenir de toute intervention professorale ne veut pas dire rester silencieux, mais laisser l'autre s'exprimer jusqu'au bout pour éventuellement reprendre certains points en les reformulant. Ainsi naît une possibilité de conversation, un embryon de dialogue qui s'énonce directement en grec. Ce faisant, le *Kuklos* a repris explicitement le modèle d'expériences similaires, tel le *Circulus Lutetiensis*, animé en latin par Daniel Blanchard à Paris, et il a lui-même contribué à la création de nouveaux cercles à l'étranger, comme l'institut *Paideia*, dont l'un des co-fondateurs, Jason Pedicone, avait été au préalable membre du *Kuklos*.<sup>14</sup>

Pour des raisons à la fois pratiques et politiques, le *Kuklos* s'est adressé d'emblée non à des débutants, mais à des étudiants qui possédaient déjà des bases grammaticales et une technique de traduction, voire à des collègues. L'idée était d'implanter directement la méthode active dans le champ universitaire en diffusant ses pratiques

<sup>14</sup> Le *Paideia Institute for Humanistic Study* (<<http://www.paideiainstitute.org>>) est une structure éducative à but non lucratif qui travaille avec diverses institutions de l'enseignement secondaire et supérieur aux États-Unis.

après d'un public qui lui assurerait rapidement une diffusion majeure. Pour cette même raison, le *Kuklos* s'est établi depuis trois ans dans l'enceinte de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, grâce au concours d'Anne-Catherine Baudoin, enseignante du Centre d'Études Anciennes.

Contrairement à ce qui se passe dans un cours, le *Kuklos* ne délivre ni enseignement, ni diplôme; il n'est même pas sûr que les participants puissent dire, à la fin des échanges, ce qu'ils ont appris au cours de la séance. Le *Kuklos* est un lieu qui favorise l'imprégnation, non la diffusion d'un savoir. Ceci correspond paradoxalement à un objectif pédagogique et résulte d'un constat personnel: apprendre des listes de vocabulaire ne permet pas de pratiquer une langue si jamais ce vocabulaire est réservé à la traduction, c'est-à-dire à la compréhension d'un texte en langue ancienne. Alors que l'on est souvent capable d'identifier des termes lors d'une lecture, ces mêmes termes restent obstinément à distance et se dérobent si on veut les convoquer pour construire un énoncé. En revanche, entendre ces mêmes termes en situation, les identifier dans un discours que l'on écoute, au lieu de les lire, provoque une mémorisation nouvelle, d'autant plus que l'on dispose, grâce aux interlocuteurs, de modèles efficaces pour reproduire ces mêmes termes dans un énoncé que l'on adapte. C'est pourquoi l'écoute des autres est si importante dans le *Kuklos*: on y réapprend son vocabulaire et sa grammaire dans un sens nouveau, avec une intention pratique qui en modifie la portée.

### Un grec ancien, pour quoi faire?

À la différence d'autres expérimentations du même type, le *Kuklos* a adopté des principes de fonctionnement qui en restreignent l'usage. En favorisant une compréhension directe, en promouvant une expression active, le *Kuklos* s'est donné pour objectif de tenter une expérience pédagogique, et s'adresse donc à des lecteurs ou de futurs lecteurs de textes antiques et médiévaux. La lecture reste donc bien un objectif, même si elle n'est plus l'exercice exclusif d'apprentissage. En revanche a été écartée dès le départ l'idée de promouvoir un «grec ancien contemporain», similaire au «latin contemporain» ou au néolatin promu par l'association belge *Melissa* ou par le *Circulus Lutetiensis*. Conversations libres, discussions sur l'actualité et échanges informels ont été exclus des pratiques du *Kuklos*.

Il existe plusieurs raisons à cela, la moindre d'entre elles étant que le grec ancien n'a jamais occupé en Europe occidentale la place d'une langue de culture et de communication, à la différence du latin. Il serait donc pour le moins paradoxal de prétendre lui donner ce statut aujourd'hui. Un deuxième obstacle est lié à la diachronie: alors qu'il est possible de traduire assez précisément un énoncé d'une langue occidentale contemporaine dans une autre, à quelques nuances près –par exemple le portugais *saudade*, l'espagnol *gracia*, l'allemand *Schadenfreude* ou l'anglais *serendipity* ne connaissent pas d'équivalent en français– passer d'un énoncé en une langue contemporaine à un énoncé en langue ancienne suppose non seulement une reformulation, mais aussi une redéfinition des perceptions du monde, voire une nouvelle *Weltanschauung*. On connaît bien l'exemple des adjectifs de couleur, pour lesquels il n'existe pas de transposition directe et simple du grec ancien aux langues modernes. Plus largement, s'exprimer de façon banale et quotidienne en grec ancien supposerait une proximité de pensée et d'imaginaire, une transparence du vocabulaire qui n'existe pas.

Cette question dépasse de loin celle du vocabulaire technique et du vocabulaire du quotidien, mais cette dernière n'en est pas moins cruciale par ses enjeux. D'un côté, il serait peu utile de consacrer des séances entières du *Kuklos* à l'apprentissage de termes

qui étaient sans doute d'un emploi courant, mais qui n'apparaissent que rarement dans nos textes. Seuls les spécialistes d'Aristophane, de Ménandre ou d'Athénée y trouveraient leur intérêt. D'autre part, il n'est pas impossible d'appliquer à des réalités modernes des lexèmes antiques et d'introduire des néologismes ou des sens nouveaux dans une structure linguistique antique. Mais, contrairement à ce qui se passe en latin, l'histoire même de la langue grecque en diachronie s'oppose à une telle tentative: créer un nouveau vocabulaire adapté à la modernité dans le cadre du grec ancien reviendrait à renouveler la tentative de la *katharevousa*, langue officielle de l'État grec de sa fondation jusqu'en 1976.

Dernier obstacle, celui du grec moderne. Certes, l'apprentissage du grec moderne constitue une expérience intéressante, en ceci qu'il permet la maîtrise de structures grammaticales similaires à celles du grec ancien, qu'il s'agisse de l'usage des cas ou de la morphologie. Plus important encore, s'initier au grec moderne suscite une sensation enivrante, car cela permet d'envisager comme possible l'usage d'une forme de langue grecque à l'oral, et rend sensible non seulement aux phénomènes de pratique active d'une langue, mais aussi à la diversité des énoncés, des accents, des niveaux de langue.

Que signifierait cependant renouveler le vocabulaire du grec ancien pour l'adopter à notre modernité? Faudrait-il emprunter celui du grec moderne et l'archaïser, parler de δίκτυον pour «Internet» et d'αὐτοκίνητον pour «voiture»? Le risque n'est-il pas dans ce cas de créer un grec moderne archaïsant, dont les structures syntaxiques finiraient par s'imposer à celles du grec ancien? Autre difficulté, le vocabulaire de la *katharevousa* n'est pas strictement identique à celui du grec démotique: n'y a-t-il pas quelque complication inutile à créer un troisième lexique, non unifié qui plus est, pour une expérimentation pédagogique qui risque de sombrer du même coup dans des négociations sans fin avec des structures linguistiques dont on essaie justement de la détacher?

Le parti pris du *Kuklos* a donc été d'abandonner la conversation et de se tourner résolument vers des énoncés antiques, en les envisageant non sous l'angle de la traduction ou de la lecture, mais sous celui de la réélaboration et de la recomposition. L'expulsion de toute modernité de cette cité pédagogique expérimentale a permis de simplifier les questions de vocabulaire en poussant les participants à se cantonner à des thèmes dont on pouvait être sûr, car ils sont ceux-là même que les Grecs de l'Antiquité nous ont transmis.

L'exercice régulièrement pratiqué est donc des plus simples: un texte inédit, d'une quinzaine de lignes, est présenté aux participants. Il est lu et commenté, c'est-à-dire réénoncé, sous une forme simplifiée. Des synonymes ou des périphrases sont trouvées pour les termes complexes. La syntaxe est elle aussi aménagée, au profit d'une succession simple d'indépendantes, agrémentées de quelques participes ou relatifs, et de subordonnées simples. Voici ce que pourrait donner le début d'un passage des *Mirabilia* de Phlégon de Tralles (§2.1-2), un texte qui a été lu au cours de deux séances du *Kuklos* en 2012-2013:

énoncé original	Ἱστορεῖ δὲ καὶ Ἰέρων ὁ Ἀλεξανδρεὺς ἢ Ἐφέσιος καὶ ἐν Αἰτωλία φάσμα γενέσθαι. Πολύκριτος γὰρ τις τῶν πολιτῶν ἐχειροτονήθη ὑπὸ τοῦ δήμου Αἰτωλάρχης...
énoncé transposé	Ἰέρων, συγγραφεὺς τις, ἔγραψε περὶ θαύματός τινος ἐν Αἰτωλία γενομένου. Λέγει γὰρ τὸν δῆμον τὸν τῶν Αἰτωλῶν καθιστάναι ὡς ἄρχοντα τὸν Πολύκριτον, ὃς ἦν Αἰτωλὸς πολίτης.



L'un des effets paradoxaux que produit la simplification par réénonciation est l'extension de l'énoncé: une ligne de texte écrit peut se transformer en une minute de discours. Et c'est sans compter, à l'oral, avec les hésitations, les redites, voire les extensions apportées par certains participants imaginatifs. D'autres variations sont permises, telles que la question rhétorique, le dialogue quand l'énoncé s'y prête, etc.

Ce type d'exercice est particulièrement efficace pour mettre en valeur les spécificités de la langue attique. En effet, choisir un passage d'Hérodote ou de la Septante permet de rappeler les caractéristiques linguistiques de l'ionien ou du grec biblique et de s'exprimer en un grec attique dont on aura senti les nuances, c'est-à-dire d'exécuter ce que Lucien recommandait dans *Comment écrire l'histoire* (§44):

σαφῶς δηλῶσαι καὶ φανότατα ἐμφανίσει τὸ πρᾶγμα, μήτε ἀπορρήτοις καὶ ἔξω πάτου ὀνόμασι μήτε τοῖς ἀγοραίοις τούτοις καὶ καπηλικοῖς, ἀλλ'ὡς μὲν τοὺς πολλοὺς συνεῖναι, τοὺς δὲ πεπαιδευμένους ἐπαινέσαι. καὶ μὴν καὶ σχήμασι κεκοσμήσθω ἀνεπαχθέσι καὶ τὸ ἀνεπιτήδευτον μάλιστα ἔχουσιν, ἐπεὶ τοῖς κατηρτυμένοις τῶν ζῶμῶν εὐκότας ἀποφαίνει τοὺς λόγους.

'exposer clairement les faits, les présenter sous leur jour le plus lumineux, sans parler à mots couverts ou hors des sentiers battus, et sans aucune de ces expressions qui sentent la place publique et la taverne, en termes qui soient compris de tous et appréciés des lettrés'.

On aura remarqué que j'ai laissé de côté la question de la prononciation. Celle-ci me paraît être un faux problème, ou plutôt un problème insoluble, dans la mesure où même la prononciation restituée ne prend en compte ni les questions de rythme et d'accents de phrase, ni les accents régionaux, ni les accents qui marquent l'appartenance à une classe sociale, et délaisse ainsi des marqueurs fondamentaux de la stratégie de communication. L'expérience montre que, malgré la diversité des systèmes de prononciation, les locuteurs parviennent tous à se comprendre dans le cadre du *Kuklos*: étant donné les objectifs limités qui ont été assignés au *Kuklos*, cela reste après tout l'essentiel.

### *Curriculum*

---

Charles Delattre est maître de conférences en grec ancien à l'Université de Paris Ouest Nanterre, où il enseigne la langue, la littérature et la civilisation grecques antiques. Il est l'auteur d'articles et d'ouvrages portant sur les relations entre mythes, rituels et fiction et sur l'héritage et la transmission des mythes.

---